

Comme des archéologues

Tête-à-tête entre Catherine Ocelot et Sophie Bédard Marcotte

Catherine Ocelot et Sophie Bédard Marcotte

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ocelot, C. & Bédard Marcotte, S. (2021). Comme des archéologues : tête-à-tête entre Catherine Ocelot et Sophie Bédard Marcotte. *Liberté*, (331), 19–25.

Catherine Ocelot Sophie Bédard Marcotte

Comme des archéologues

Certaines œuvres, de façon mystérieuse, nous interpellent plus que d'autres; elles entrent en dialogue avec nous, puis finissent par se déposer, comme des couches de sédiments, et se mêler à la matière même de ce que nous sommes. À travers ses projets de bande dessinée, Catherine Ocelot s'est souvent intéressée à ces dialogues, ceux que l'on tient avec soi-même et avec les autres, mais aussi ceux que l'on peut avoir avec les œuvres d'art, ce qu'elle met en scène avec humour et intelligence dans son dernier livre, La vie d'artiste.

C'est dans le cadre de sa résidence à la Cinémathèque québécoise qu'elle a découvert le premier film de Sophie Bédard Marcotte, Claire l'hiver, puis, dernièrement, L.A. Tea Time. Dans ces deux films, la cinéaste parle avec finesse et humour d'amitié, de travail, de ses doutes, mais surtout de démarche artistique. La curiosité pour l'autre, l'exploration et la mise en scène de son propre cheminement sont aussi au cœur de la démarche de Catherine Ocelot, comme si, bien que les deux artistes s'expriment à travers des médiums différents, il existait une parenté entre leurs univers.

En mars dernier, le Festival BD de Montréal et le Cinéma Moderne ont proposé à Catherine Ocelot de présenter un film de Sophie Bédard Marcotte, et de faire suivre la projection d'une discussion sur leur travail. Mais, quelques jours avant l'événement, la pandémie s'est installée, et tout a été annulé. Déçues, elles ont cherché d'autres façons de maintenir cette rencontre; nous les avons invitées à la réaliser ici, dans les pages de Liberté, où elles font connaissance pour la première fois.

Par Catherine Ocelot et Sophie Bédard Marcotte

Portrait par Mirion Malle

Catherine Ocelot — C'est une première, pour moi, de rencontrer quelqu'un en public, mais dans une revue...

Sophie Bédard Marcotte — Veux-tu que... Pour briser la glace, je pourrais peut-être te raconter mon rêve ?

CO — Bonne idée.

SBM — J'écrivais tranquillement ce texte quand, tout à coup, quelqu'un s'est mis à rire très fort. J'étais seule à mon bureau, la voix semblait venir de mon écran; j'avais peur. Après un long moment de confusion, la voix m'a expliqué qu'elle était « le patron » de la revue *Liberté*, qu'il allait m'accompagner en direct dans l'écriture de mon texte. Le patron avait toute une grille de pointage, mais je me souviens surtout des cases « engagement social », « pertinence » et « lutte ». « Lutte », Catherine !

CO — Seigneur.

SBM — Je n'ai jamais eu l'inconscient très subtil. J'ai parfois de légères craintes qui refont surface quant à la question de la légitimité, habituellement ça m'arrive quand je vais dans des festivals documentaires, par exemple, et que mon film est le moins militant du lot.

CO — Je te comprends, ces questions m'habitent beaucoup moi aussi. Dans le livre que je suis en train de terminer, je pensais avoir un commentaire engagé en parlant des plantes; elles s'infiltraient partout, je les traitais comme des humains. C'était une façon de dire que nous appartenons aussi à la nature, que toutes les vies sont précieuses, que les regarder et les soigner allait nous sauver. Je superposais la fragilité et la beauté de la nature à la nôtre... Ce n'était peut-être pas le discours le plus militant et le plus complexe, mais je voulais dire quelque chose sur la vie et la douceur, créer ce petit espace chez les lecteurs, je me sentais sur une bonne piste ! Puis la pandémie est arrivée, et tout le monde s'est mis à acheter des ficus, des cactus et des fougères, à les regarder et à les prendre en photo. Les plantes sont devenues LE sujet. Je n'avais pas envie de me joindre à une chorale. J'ai presque tout jeté, il ne me reste que quelques images...

SBM — J'avais un projet de film sur les forêts, quelque chose sur la relation entre les arbres. Savais-tu que les arbres sont solidaires, et pas en compétition pour leurs besoins (le soleil, l'eau, les minéraux) comme on l'a longtemps cru ? En tout cas j'y repense encore parfois, à cette idée, mais j'ai



l'impression qu'elle risque de subir un sort similaire à tes plantes...

CO — C'est vrai que les forêts sont à la mode...

SBM — Qu'est-ce qu'il te reste de ton prochain livre, maintenant que tu as jeté les plantes ?

CO — De sa forme originale, pas grand-chose. Il y a deux ans, j'ai commencé à travailler sur cette bande dessinée avec le désir de parler de l'amitié. Au fur et à mesure que le travail avançait, le thème de la solitude s'est ajouté... mes histoires se sont transformées, j'ai passé plusieurs mois un peu perdue dans ces idées pour finalement me rendre compte, en discutant avec mon éditeur, que je parlais de la santé, du corps en lien avec la parole. C'était partout dans mes histoires, ça sautait aux yeux ! Comment j'avais pu ne pas le voir avant ? Mon livre s'appelle *Symptômes*.

SBM — Est-ce que tu fais un lien entre l'amitié, ton sujet de départ, et la santé ?

CO — Oui, absolument ! Le livre fait des liens entre les relations, la solitude et la santé. C'est un sujet qui m'intéresse depuis longtemps... Il y a plusieurs années, j'étais tombée sur un article qui parlait des impacts physiques des contacts sociaux négatifs. Par « contacts négatifs », on n'entendait pas de véritables relations toxiques, faciles à identifier, mais plutôt des conversations un peu stériles. Des soirées où, par exemple, les gens bloquent la conversation en se faisant « l'avocat du diable », où l'affrontement prime sur l'écoute et la communication, où les idées circulent peu, ou mal. On vit tous ces moments-là... Des échanges que l'on traîne avec nous bien après qu'ils ont eu lieu, comme des petits boulets. L'étude mesurait l'impact de ces interactions sur le corps. Sans surprise, on voit que le stress qu'elles génèrent favorise la sécrétion de certaines hormones (notamment le cortisol, si ma mémoire est bonne) qui perdurent dans l'organisme pendant plusieurs jours. Or, sachant qu'à long terme, ces hormones ont des conséquences sur le système immunitaire, sur le cerveau, sur la santé, la question qui me vient à l'esprit, c'est : combien de soupers désagréables avant d'avoir le cancer ?

Je me questionne aussi sur les images qu'on utilise pour illustrer nos problèmes : « en avoir gros sur le cœur », « le poids du monde sur les épaules », « je ne le digère pas ». Je suis intriguée par nos façons de décrire nos maux, que je ne trouve pas anodines. On sait à quel point les mots peuvent faire mal. Quelle est la puissance de ces expressions ? Ou, à l'inverse, naissent-elles d'un dialogue entre notre corps et notre inconscient ? Est-ce que je devrais m'inquiéter de la santé physique d'une amie qui me dit qu'elle se fait « du mauvais sang depuis deux mois » ? La somatisation, l'effet placebo, les troubles de conversion, la neuropsychanalyse, je trouve tout ça passionnant. Qu'est-ce que ça veut dire, « écouter son cœur » ? J'ai l'impression que cette expression est si juste, mais j'aimerais savoir d'où elle vient, exactement. Connais-tu le syndrome de Takotsubo ? C'est un syndrome qui présente des symptômes similaires à ceux d'une crise du cœur, et qui survient après un choc émotif, comme une rupture amoureuse. On l'appelle le « syndrome du cœur brisé », qui, lorsque mal diagnostiqué, peut être fatal.

SBM — Depuis le début de la pandémie, je parle de temps en temps au téléphone avec une dame qui est seule. Elle me raconte ses semaines, ses courses à la banque et à

l'épicerie, sa nouvelle voisine qui fait du bruit, mais elle me raconte aussi toutes sortes de souvenirs rocambolesques, et, à chaque fin de conversation, sa voix est plus solide qu'au début. Au début, sa voix tremble un peu. Elle a mal au dos, elle a mal partout. Puis, elle parle, parle, parle. À la fin, plus aucun tremblement, sa voix est presque forte, et on fait des blagues.

CO — Oh ! Elle me rappelle Mireille, un personnage de mon prochain livre... Une dame âgée qui souffre de symptômes physiques que son médecin diagnostique comme un « trouble de solitude ». Elle va fréquenter un groupe de soutien et rencontrer d'autres personnages (dont le mien). C'est un peu ça, mon livre, plein de gens qui cherchent à communiquer, qui essaient de se connecter à eux-mêmes, à leur corps, et aux autres.

Ce que tu décrivais à propos de ton inconscient pas subtil, il m'arrive la même chose avec les symptômes physiques. Par exemple, lors d'une rupture amoureuse, j'ai dû mettre mes larmes de côté afin de pouvoir déménager rapidement tout en continuant à travailler. J'ai voulu retarder la vague de tristesse et me promettais de tout libérer à un moment plus opportun, une fois rendue dans mon nouvel appartement. Je ne refoulais rien, j'étais parfaitement consciente de ma tristesse et j'avais hâte de la pleurer, seulement le contexte ne me permettait pas de le faire. Une fois le déménagement terminé, les larmes ne montaient pas. Les jours passaient, je défaisais les boîtes, j'attendais les larmes, rien. Par contre, j'ai développé une conjonctivite qui a duré plusieurs semaines... Tu vois ce que je veux dire ?

SBM — Oh mon dieu. Mais... as-tu quand même fini par pleurer toutes les larmes retenues ?

CO — Oui ! Ça a pris quelques semaines avant qu'elles montent, mais elles ont fini par sortir. Il y en avait beaucoup ! Craignant une nouvelle conjonctivite, je leur laissais toute la place, peu importe le contexte. Quand j'ai pleuré au gym, devant tout le monde, à neuf heures le matin sur un fond de musique dance, j'ai pas trouvé ça glorieux. Une autre fois, j'ai eu un conflit avec quelqu'un au téléphone, une conversation difficile qui a mal tourné, la personne m'a hurlé sa colère. Quelques heures plus tard, je développais une otite... Mon tympan s'est perforé.

SBM — Ça, Catherine... Je dois dire que je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui a le symptôme aussi transparent !

CO — En tout cas, selon mon amie Mélanie, nous avons tous le symptôme transparent. Mélanie est une personne très cartésienne, pas du tout du genre à analyser les rêves, à laisser vagabonder son esprit dans des questions existentielles ou abstraites. Elle réfléchit aux choses de façon pragmatique et applique cette logique au corps. Pour elle, ce n'est pas compliqué : il suffit de faire les liens entre notre vécu et les manifestations physiques, être attentif à ce qui se passe et, parfois, y aller avec une interprétation littérale, tout simplement. Rester collé au sens des mots. Si j'ai mal à la gorge, elle me dit : « Qu'est-ce qui est resté pris ? Allez, dis-le ! » Je l'adore.

SBM — C'est tellement riche tout ça, le lien entre les relations et la santé ! J'ai vraiment hâte de voir ton livre. De mon côté, j'ai deux projets de film en ce moment, une fiction et un documentaire. Dans mon documentaire, je m'intéresse beaucoup à la roche. C'est un film dans lequel

je suis mon ami Gabriel Plante dans la mise en scène de son spectacle autour du mythe de Sisyphe. On est allés jusque sur la Côte-Nord avec notre *Dictionnaire illustré de géologie* pour essayer de trouver la roche de Sisyphe, réfléchir à notre relation aux roches, à leur potentiel théâtral, pour préparer Gabriel au travail avec ses acteurs (qui avait lieu dans un grand champ rempli de roches). Bref, j'ai une petite obsession « roches » depuis des mois et, dans ma recherche, j'ai entendu Serge Bouchard dire que l'exercice de dialogue ultime serait de parler à une pierre. Les pierres, selon lui, ont une profondeur, et ça prend beaucoup de temps et d'efforts pour la découvrir et, peut-être, la rejoindre. Ça me calme beaucoup de penser à ça, mon dieu ! Et ça me fait penser à ce que tu disais plus tôt, sur les conversations stériles qui causent des maladies... J'ai tellement de mauvaises conversations qui me reviennent en tête en ce moment. On devrait tous essayer l'exercice de parler à une roche.

Je compare parfois mon processus à un travail d'archéologie, un peu comme si je déterrais mes histoires à l'aide d'une pelle et d'un petit pinceau pour enlever la poussière et la terre, et que je ne voyais l'ensemble qu'à la toute fin.

— Catherine Ocelot

CO — Quel beau sujet ! Est-ce que c'est un documentaire sur le mythe de Sisyphe ? Sur les roches ? Sur ton ami ?

SBM — C'est un documentaire autour de mon ami, mais aussi autour de notre recherche de sens. Je vais m'intéresser autant à la mort, à la mécanique automobile, à la géologie et à la sculpture sur pierre qu'aux répétitions avec les acteurs qui vont mener à son spectacle au théâtre La Chapelle. Mais c'est aussi une sorte de comédie, où le film se révèle peu à peu devant nous, avec moi derrière la caméra, qui cherche autant comment construire mon film que Gabriel cherche comment monter sa pièce. Comprends-tu ?

CO — Oui ! Comme dans *Claire l'hiver* et *L.A. Tea Time*, on te voit construire le film.

SBM — Oui, c'est ça. Je trouve ça tellement difficile de parler de mes projets, surtout au début. Je décortique toujours une idée de départ de toutes les façons possibles jusqu'à ce que plusieurs liens se révèlent. Je sais que tous les vrais thèmes vont continuer d'apparaître à travers le tournage et le montage. Et je sais que le film sera beaucoup plus à propos des liens qui se révèlent peu à peu et des thèmes en filigrane qu'à propos de tel événement ou de telle péripétie.

Avec *L.A. Tea Time*, par exemple, je n'ai jamais aimé le synopsis qui dit, grosso modo : « Deux jeunes cinéastes tentent de prendre le thé avec Miranda July. » Mais bon, c'est quand même plus efficace que de dire : « Salut, je fais un film avec une structure comme celle du *Magicien d'Oz*, qui déconstruit le documentaire. C'est à propos de manquer d'argent, de douter, d'avoir des amis, de s'en aller, de fuir, de revenir, et de continuer de faire le film même si c'est la fin du monde. »

CO — C'est difficile de parler des projets avant qu'ils soient terminés, avant qu'on les saisisse, d'autant plus que ton film se révèle au fil du travail... Tu disais que tu travaillais aussi sur une fiction, est-ce que ton processus est semblable pour ce projet ?

SBM — En fiction, le processus est différent. J'ai le contrôle ! L'histoire se passe comme je veux, et c'est fantastique – mais ça rend fou en même temps. Par exemple, dans le scénario que j'écris en ce moment, je sais qu'il y a une extra-terrestre, une autrice, son roman qui prend vie, et une longue conversation entre les deux personnages. Il y a aussi une peine d'amour et un livre de *self-help*. Tout est là pour que je m'amuse avec la forme, pour créer plein de parallèles entre les vies des personnages et pour faire ressortir les thèmes qui m'intéressent. Je dois juste finir d'assembler les morceaux... « juste » ça ! Ça fait des mois que je suis bloquée, Catherine, j'écris deux phrases et demie par jour. C'est pour ça que je pense autant à mon documentaire et aux roches, ça m'apaise, ça m'apaise...

CO — Un ami écrivain m'a déjà confié que ça ne l'intéressait pas de faire des livres, que ce qu'il voulait, c'était de créer des œuvres d'art. Je trouve que c'est une façon intéressante de concevoir le travail, et ça me fait penser à tes films... Je les vois comme des œuvres qui reposent sur une véritable démarche artistique.

SBM — Ça fait du bien de se rappeler qu'on fait de l'art. Des fois, la lourdeur de la machine du cinéma – que je ressens même si je fais mes films un peu à l'extérieur de cette machine, on s'entend – me fait perdre ça de vue momentanément, puis je m'en souviens, et tout redevient merveilleux. Il n'y a pas de règles, le cinéma peut être tellement de choses... Que ce soit en fiction ou en documentaire, j'aime construire des films qui sont un peu des casse-tête. Comme mon film de roches, ma fiction va contenir des éléments qui s'imbriquent peu à peu devant nous. Je n'aime pas l'idée de cacher le processus, j'aime quand les coupes sont bruyantes, quand la forme du film parle, qu'elle prend vie à côté de l'histoire. Je me dis qu'un jour, je ferai un film qui joue moins sur la forme – parce que j'ai envie de faire autre chose aussi. Je me dis que je ferai une comédie romantique. Mais je n'arrête pas de repousser ce jour-là, et de retourner à mes casse-tête, parce que j'ai trop de fun.

CO — C'est vrai que tes films donnent une grande impression de liberté, en plein le type d'œuvres qui m'ouvrent des portes pour mon propre travail, même s'il est en bande dessinée. Et puis, c'est inspirant de voir quelqu'un douter ! Ça montre toute la délicatesse et la fragilité du travail artistique, et ça change de l'espèce d'assurance factice qui laisse une impression de compensation... Ça me donne la permission de montrer mes questions et de dire que je n'ai pas de réponse... Je compare parfois mon processus à un

travail d'archéologie, un peu comme si je déterrais mes histoires à l'aide d'une pelle et d'un petit pinceau pour enlever la poussière et la terre, et que je ne voyais l'ensemble qu'à la toute fin. Auparavant, je me tenais plus en surface, peut-être parce que j'intellectualisais davantage ce que je faisais. C'est tout un exercice, pour moi, d'accepter de suivre mon instinct et de faire confiance aux images qui m'apparaissent. Le travail, c'est de les révéler et de les assembler, de suivre les fils qui se présentent et de recueillir les morceaux qu'ils me tendent. J'ai moi aussi toujours construit mes livres en casse-tête, avec des pièces que je réarrange et que je déplace au fur et à mesure du travail sans trop voir ou comprendre l'histoire, mais c'est surtout ma résidence à la Cinémathèque qui m'a appris à plonger et à déterrer les morceaux.

SBM — Qu'est-ce que tu faisais pendant ton année de résidence là-bas, exactement ? Qu'est-ce que tu en as retenu ?

CO — Ma bande dessinée *La vie d'artiste* est le fruit de rencontres que j'ai faites avec différents artistes de diverses disciplines, que j'ai mises en scène dans le livre en les alternant avec des moments de ma vie quotidienne. Pour ma résidence à la Cinémathèque, j'ai voulu poursuivre les rencontres, cette fois avec le public. À la suite des projections, des spectateurs me confiaient leurs impressions ou sentiments, ce que les films allaient chercher en eux. Puis je créais une œuvre, inspirée de ces dialogues et de ces réflexions. J'ai réalisé vingt-six rencontres dans l'espace d'une année, le temps était donc relativement serré pour la création et je n'ai pas pu « sur-réfléchir » mon travail ; j'ai dû plonger, et j'y ai trouvé des histoires et des images pour les raconter. C'était presque comme si elles m'attendaient. Toutes ces rencontres, que ce soit pour *La vie d'artiste* ou pour ma résidence, m'ont finalement permis de dialoguer avec moi-même... Ce n'est pas un hasard si ce parcours me mène à parler du corps, à regarder ce qui se passe à l'intérieur de moi, dans mon prochain livre.

SBM — C'est comme si tu te rapprochais de plus en plus d'une chose essentielle ?

CO — Peut-être... C'est pas aussi un peu ce qui t'arrive ? Tu es allée jusqu'à Los Angeles pour rencontrer Miranda July, et là tu t'intéresses aux roches qu'il y a sous tes pieds...

SBM — Tu as raison, je pense. Je n'avais pas réalisé ça. Dans ton expo à la Cinémathèque, il y a une section avec tes croquis qui nous montre un peu ça, justement, l'évolution de ta démarche, les idées qui s'assemblent peu à peu... Quand je vois des démarches comme la tienne, ça me recentre, j'ai l'impression d'avoir la permission de faire ce que je fais. Catherine, je vais encore te parler des roches, est-ce que c'est correct ?

CO — J'adore quand tu me parles des roches.

SBM — J'ai lu que les roches peuvent offrir une leçon de sérénité, vu leur caractère quasi permanent, impossible à détruire. Après tout, le monde a commencé avec des roches ! (C'est pas moi qui le dis, c'est l'auteur Roger Caillois.) En voyant ton expo, j'ai trouvé qu'il s'en dégageait quelque chose d'intemporel, d'extérieur au temps, et je pense que ça vient de la rencontre avec l'autre que tu places au centre de ta démarche. Ça ne va jamais passer de mode, essayer de se comprendre. Les roches ne me donnent pas encore l'effet de sérénité dont parle Caillois,

malheureusement (peut-être que ça viendra ?), mais ton travail, oui.

Je trouve qu'il y a quelque chose de vraiment beau quand un artiste tente toute sa vie de refaire la même chose, mais de mieux en mieux. Du côté du cinéma, par exemple, je pense à des réalisateurs comme Aki Kaurismäki ou Hong Sang-soo ; je n'ai aucune idée de quelle façon ils conçoivent leur propre démarche, mais j'ai l'impression qu'ils essaient toujours obstinément de se rapprocher de ce qu'ils veulent vraiment dire et ça me touche. Plusieurs films de Kaurismäki mettent en scène le même genre de personnages dans des situations assez similaires ; il y a toujours une scène où ils se font tabasser, une autre où ils se font un ami, une blonde ou un allié, puis un bateau qui vient les sauver, à la fin. Pour ce qui est d'Hong Sang-soo, j'ai vu à peu près tous ses films, mais je les confonds chaque fois parce qu'ils ont tous plus ou moins le même synopsis : un réalisateur (ou un professeur) nostalgique rencontre une ancienne amante ; ils vont boire dans un bar jusqu'à être complètement arrachés ; ils parlent de la vie et quelqu'un pleure, puis ça recommence dans son prochain film. J'adore ça. J'ai l'impression que le réalisateur me parle humblement d'une chose qu'il ne comprend pas bien, mais qu'il tente de mieux saisir avant de mourir. Bon, je suis en train d'extrapoler, mais tu vois ce que je veux dire. C'est des exemples comme ces réalisateurs-là (il y en a plein d'autres, bien sûr) qui font que je ne me bats pas contre les thèmes qui refont toujours surface dans ce que j'écris.

Je trouve qu'il y a quelque chose de vraiment beau quand un artiste tente toute sa vie de refaire la même chose, mais de mieux en mieux.

— *Sophie Bédard Marcotte*

CO — Parler, raconter avec humilité... c'est si juste. On dit souvent qu'il faut s'affirmer, prendre sa place, parler fort, avec assurance... Quel est l'intérêt ? Parler, créer, explorer humblement n'enlève rien à la puissance d'une œuvre, n'a rien à voir avec des artistes qui « s'effacent » ou qui chuchotent... Ce qui est stimulant, ce sont les démarches qui explorent, simplement, et qui n'ont pas peur de regarder. Il me semble que c'est ça, la force d'une voix. Pour moi, c'est difficile de nommer une discipline, un courant ou les artistes qui m'influencent le plus... que ce soit en cinéma, en littérature, en arts visuels, ou en bande dessinée, il y en a trop ! Si je voulais leur trouver un point en commun, je pense que ce serait l'impression qu'ils sont libres. Libres d'explorer, et qui nous laissent libres de regarder leur travail et d'être touchés,

Nous non plus, on ne sait pas ce qu'Hubert Aquino aurait pensé de notre nouvelle formule.



Depuis 1959, *Liberté* a vu passer la Révolution tranquille, l'Expo universelle, les Jeux olympiques, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Speak White*, *Les belles-sœurs*, la loi 101, la Crise d'Oka, sans oublier deux... non, trois référendums (et les gueules de bois subséquentes).

Soixante ans plus tard, le paysage artistique et politique a changé, les combats aussi... Mais l'esprit d'indépendance (et d'irrévérence) qui animait les jeunes fondateurs de *Liberté* est encore bien vivant.

Pensez au futur : abonnez-vous !
L'abonnement annuel est à 55 \$,
taxes et frais de port inclus.
Tous les détails sur < revueliberte.ca >

LIBERTÉ
art & politique

sans nous accrocher, sans nous manipuler. Et je réalise que, d'une certaine façon, c'est lié à l'humilité ! Reconnaître la présence de l'autre, être capable de le regarder, de l'écouter, de le laisser libre...

SBM — Je pense qu'un des thèmes qui m'intéressent toujours est l'absurdité. Tu sais, les choses qu'on fait qui sont un peu vaines, mais dans lesquelles on projette beaucoup de sens. Les petits mensonges qu'on se raconte à soi-même pour se rassurer et continuer d'avancer. Il y a un potentiel comique là-dedans dont je ne reviendrai jamais. On se raconte tellement d'histoires au quotidien, que ce soit sur des choses immenses, comme le fait qu'on va tous mourir ou que le soleil va s'éteindre un jour, mais aussi sur nos décisions de vie, quand on se raconte qu'on fait les bons choix ou qu'on ressent vraiment telle chose pour telle personne, et des fois on se trompe complètement. Et alors, on avance en traînant nos petits mensonges, qui peuvent être très évidents pour les autres, mais on ne s'en rend pas compte. Ça nous rend très vulnérables, et attachants, je trouve. Il s'agit souvent pour moi d'un point de départ.

CO — Spontanément, je pense à une scène de *Claire l'hiver* où le personnage que tu joues décore son salon avec des petites lumières de Noël qu'elle accroche tant bien que mal à sa tringle à rideaux... Elle est en pleine rupture amoureuse, encaisse les commentaires condescendants du jury qui lui refuse une bourse, s'inquiète pour la santé de sa mère, mais elle va le décorer pareil, son salon. Tes films sont remplis de ces scènes où on te voit poser un regard très tendre sur la vulnérabilité des personnages et leur désir de continuer, sans jamais tomber dans l'apitoiement. Ils sont toujours en mouvement. C'est très beau, je trouve.

SBM — Oui, c'est ça, ils avancent malgré tout, en se racontant de petits mensonges pour s'aider, parce que des fois, c'est nécessaire. Toi, tu t'inspires de quoi, au départ ?

CO — Je pense que mon point de départ, c'est ce qui m'intrigue. Ça peut être des détails, comme nos façons de parler, les mots qu'on emploie, une expression qui fait naître une image, qui fait apparaître une histoire... ou, de façon plus générale, ce qui fait qu'une personne est différente d'une autre, la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, les mises en scène de nos questionnements et difficultés. J'ai l'impression qu'on joue au théâtre, qu'on se crée des rôles... ça m'intrigue de comprendre comment ça fonctionne. Et puis, je vois des fils partout. Ceux qui nous lient entre nous, aux gens qu'on aime et à ceux qu'on aime moins... Ceux qui nous lient à ce qu'on a vécu, à tout ce qu'on a vu, que ce soit des films, des personnes, des paysages. Les mots qui tissent parfois des couvertures, parfois des filets dans lesquels nos corps restent pris ou qui accaparent le cerveau comme une toile. Tu parles de trucs qu'on trimballe, des petits arrangements que l'on fait avec soi-même, je partage cette vision. Tout ce qu'on accumule, qu'on traîne, ce à quoi on s'accroche ; tout ce qu'on se bricole pour survivre, pour aller mieux...

SBM — C'est vraiment ça, les fils sont partout dans tes dessins, tu en parles et j'ai l'impression de les voir.

CO — Il y a aussi un fil que j'aime beaucoup, c'est celui qui, pour moi, est tissé entre la tristesse et l'humour. J'aime osciller entre les deux sans complètement verser ni dans l'un ni dans l'autre.

SBM — Le petit pont entre tristesse et humour, c'est quand même une des plus belles choses au monde, il me semble. Une chose qui s'explique mal, mais qui se ressent tout de suite. On peut rire même si c'est triste, quand c'est bien raconté...

CO — Si tu rêves de discuter avec des roches, j'imagine que, pour toi, naviguer dans les réseaux sociaux, ça ne doit pas être une partie de plaisir... Comment tu gères l'auto-promotion, tout ça ? Est-ce que tu trouves ça important « d'avoir une présence » là-dessus ? (Cette expression...)

SBM — Ce qui se passe avec la technologie (et en particulier avec les réseaux sociaux) m'intéresse énormément... J'ai l'impression de vivre dans une fiction, comme beaucoup de gens, je pense. L'absence complète d'emprise des individus sur tout ça crée un monde absurde qui... eh bien, qui m'inspire pour écrire mes histoires. On avance comme on peut dans nos vies avec tout ça au-dessus de nos têtes, qui nous dépasse complètement. Je réalise que, dans chacun de mes films, il y a une grande force destructrice qui plane, pendant que mes personnages, eux, sont concentrés à essayer de faire une petite expo, ou de rencontrer Miranda July, ou de monter une pièce de théâtre.

En revanche, sur le plan personnel, ce n'est pas exactement magique pour moi. C'est compliqué de se positionner par rapport aux réseaux sociaux, j'essaie de me placer quelque part au milieu – de toute évidence, la position la moins stratégique au monde. J'ai abandonné l'idée de me faire une place dans cet univers. Je n'ai pas trouvé comment faire des petits films Instagram et je n'ai pas vraiment cherché non plus, j'aurais l'impression d'essayer de traverser l'océan sur un petit radeau. C'est tellement vaste que ça me paralyse. Je reprends toujours la décision de ne pas trop m'en faire avec mes 481 *followers* et je continue d'utiliser Instagram pour poster des photos de chats et des *selfies* niaseux... Mais un jour, Catherine, un jour, je vais faire un film avec tout un grand plan promo révolutionnaire pour les réseaux sociaux. Tu vas voir ! *Stay tuned* ! Mais avec la BD, ça doit être un outil vraiment le fun ? Est-ce que c'est compliqué pour toi ?

CO — Pour moi, c'est pas compliqué, c'est l'enfer. Facebook ne me donne pas trop de maux de tête, je ne m'ensers que pour garder le contact avec des ami-es ou un cercle relativement proche. Mais professionnellement, dans mon milieu, c'est sur Instagram que ça se passe. C'est là qu'on montre notre travail, qu'on fait notre promo. Il m'arrive d'y mettre des histoires courtes, par plaisir... Les commentaires que je reçois me touchent sincèrement, j'apprécie les échanges qui peuvent en naître, et c'est une plateforme sur laquelle j'ai fait une tonne de découvertes et de rencontres intéressantes. Mais entrer là-dedans, ça veut aussi dire me comparer à mes collègues. J'admire leur travail et, à mes yeux, elles maîtrisent si bien ces outils – elles sont très actives et ont mille fois plus de *followers* que moi –, que je me dis que je devrais faire pareil, que c'est nécessaire pour soutenir et promouvoir mon travail et... hop ! Je me retrouve devant l'abysse. Je me demande quoi montrer, comment le faire, si c'est bien de le faire. Tout le monde parle de l'importance de l'authenticité, ça me paralyse. Est-ce que je dois me mettre en scène ? Comment ? Mes tentatives sont si maladroites, c'est embarrassant pour tout le monde. Alors je me

noie dans mes questions, et je laisse mon compte à la dérive pendant des semaines jusqu'à ce que l'envie me reprenne de partager une petite histoire. Et le cycle repart.

SBM — Le cycle infernal ! C'est pour me protéger contre ça que je reviens toujours à cette position du milieu, en fait. Cet abysse dont tu parles, c'est mon petit radeau dans l'océan.

CO — Pareil. Je me sens de plus en plus en paix avec le choix de faire le minimum et de renoncer au reste. Tant pis.

SBM — Une chance qu'on n'est pas sur Twitter, Catherine !

CO — Ça n'a pas de sens, dealer avec le regard des autres sans arrêt... Qui va lire ce texte, tu penses ?

SBM — Hum... Bonne question...

...

...

CO — Je pense que c'est le moment de terminer, Sophie... Je n'aime pas trop dire au revoir, ça me rend mélancolique. Peut-être qu'on pourrait se laisser sur une de tes réflexions à propos des roches ? Est-ce que c'est une bonne idée ?

SBM — Ah ! OK, veux-tu que... J'ai mon cahier de recherche ici, veux-tu que je t'en lise un bout ?

CO — Merci, Sophie, je t'écoute.

SBM — Ça va comme suit :

roche résilience

roche et mort

roche comme archive suprême

elles n'ont rien à faire

Les décrire équivaut à refléter un instant leur éternité

La stabilité du monde. **L**

Originaire de Québec, Catherine Ocelot habite Montréal depuis de nombreuses années. Elle a travaillé comme directrice artistique à Radio-Canada avant de se lancer à son compte en tant que dessinatrice et animatrice graphique. Elle a également étudié l'enseignement des arts visuels et l'art-thérapie. Aujourd'hui, elle se consacre principalement à ses projets de bande dessinée, de dessin et d'animation. On lui doit, entre autres, *Talk-show* (Mécanique Générale, 2016) et *La vie d'artiste* (Mécanique Générale, 2018), qui lui a valu le prix Bédély 2019. *Symptômes*, son quatrième livre, paraîtra chez Pow Pow à la fin 2021.

Sophie Bédard Marcotte est une cinéaste montréalaise qui brouille les pistes entre essai documentaire et (auto)fiction. Son approche intimiste, dans laquelle elle se met en scène, laisse une grande place aux détours et à l'aventure. Ses deux longs-métrages, *Claire l'hiver* et *L.A. Tea Time*, ont été présentés dans de nombreux festivals. Son prochain film, en production à l'Office national du film, s'intéresse aux roches et à la recherche de sens.